



# Montand

de Jean Labib

## fiche technique

France - 1994 - 2h15

Réalisateur :  
**Jean Labib**



## Résumé

A la naissance du film, il y a la voix de Montand. Enregistrée en 1989 - 1990 par Hervé Hamon et Patrick Rotman pour leur livre **Tu vois, je n'ai pas oublié** écrit en collaboration avec Yves Montand. A partir de ces 60 heures d'enregistrement et plus de 300 heures d'images venues des quatre coins du monde, dont certaines totalement inédites, Jean Labib invente une nouvelle forme de récit cinématographique. Et c'est Montand, dont la voix vivante se réincarne soudain sous nos yeux, qui se raconte comme en confidence à chacun de nous.

*Le film français n° 2506/06*

## Critique

Prenez une série d'enregistrements de la voix de Montand tirés des entretiens que le chanteur-acteur-homme politique-séducteur eut avec Hamon et Rotman pour un best-seller qui fit ses preuves **Tu vois, je n'ai pas oublié**. Ajoutez-y une collection de documents, plus ou moins célèbres montés sans génie, où l'on voit l'interprète de **Luna Park** et de **La Bicyclette** sous-toutes les coutures. Conservez au chaud pendant deux heures et vous aurez **Montand**, un film d'archives tout à fait conventionnel dont TF1 ou le service public au choix, auraient fait leur ordinaire pour

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

une bonne petite deuxième partie de soirée. Les images se déroulent ainsi sans surprise aucune, reprenant toutes les stations du chemin vers la gloire : Piaf, Signoret, l'U.R.S.S, Marylin, Prague... Aucun point de vue particulier ne se dégage ici sur l'homme Montand, qu'il soit public ou privé, si ce n'est que le film fait deux impasses : l'une partielle sur la carrière d'acteur, l'autre totale sur la fin de sa vie. Reste le piquant du film : les mots de Montand, son franc-parler, sa manière à la fois roublarde et sincère de raconter ses aventures, notamment sentimentales. Pour ceux qui n'ont pas lu le livre Hamon-Rotman et qui aiment la radio, cela peut à la rigueur exciter l'intérêt. Demeure un problème déontologique : ces bandes étaient destinées à un entretien écrit, fallait-il les faire entendre dans un film ?

L'intéressé n'est en tout cas plus là pour donner son avis.

Thierry Jousse  
*Cahiers du cinéma n°481*

Le grand mérite de **Montand**, le film, c'est de laisser parler Montand, l'homme. Longuement. Inlassablement. Sans interférences, sans autres témoignages que le sien. Un Montand intime, revisitant chacun des épisodes de sa vie pour un livre, **Tu vois, je n'ai rien oublié** d'Hervé Hamon et Patrick Rotman. C'est ce matériau précieux... que Jean Labib a utilisé pour structurer son film. Toute la spécificité du film est là, dans ce choix narratif qui élimine tout autre regard que celui de Montand sur lui-même, comme si on assistait à un exercice de parole salubre où un homme public, ô combien, se replongeait dans ses souvenirs. Des souvenirs soutenus par des avalanches d'images et de sons, images de Montand, images de l'histoire, images de cinéma ou images de la scène (les plus émouvantes bien sûr, celles que l'on préfère où Montand de tous les temps chante avec sa fougue),

musiques, chansons, le tout mêlé, imbriqué, compressé. Trop, il faut bien l'avouer, chacun de ces éléments s'annihilant parfois, perdant une part de leur force ou de leur intérêt à ainsi s'entrechoquer. On avait déjà remarqué ce défaut dans une précédente réalisation de Jean Labib, pour la télévision, **U.R.S.S - U.S.A le grand jeu**, passionnante évocation des rapports entre les deux superpuissances au cours du siècle malheureusement gâchée en partie par un montage visuel et sonore trop touffu. Il n'empêche qu'avec ces défauts, **Montand** est un film riche dont le héros s'incarne sous une multitude de facettes même si, sur la longueur de ce document, on n'a pas vraiment l'impression de découvrir un Montand autre que celui que l'on croyait connaître. Tout juste l'appréhende-t-on mieux, un peu mieux, à travers ces images parfois inédites qui redonnent, sur le rythme de son verbe, vie à Montand.

Didier Roth-Bettoni  
*Le mensuel du cinéma n°17*

Pour la première fois, Jean Labib - auteur, entre autres documentaires de qualité, d'un **De Gaulle** (avec Jean Lacouture) et de **U.S.A - U.R.S.S, le Grand Tournant** - renonce au commentaire. La seule voix off qu'on entend ici est celle de Montand, si familière, avec ses saveurs du Sud, enregistrée sur un magnétophone de poche par Hervé Hamon et Patrick Rotman pendant la préparation de leur livre sur Montand **Tu vois, je n'ai pas oublié**, (Fayard-Seuil) et miraculeusement amplifiée pour les besoins du film par Yannick Chevalier. L'absence de commentaire laisse toute la place aux événements que constituent certaines images en elles-mêmes. Certaines sont des concentrés d'informations, des pochettes-surprise ; un Montand caché, tyrannique, colérique, surgit en quelques secondes comme un diable d'une boîte, quand on le voit martyriser son cher

pianiste Bob Castella pendant une répétition. Il ne devait pas être facile à vivre, l'oiseau chanteur ! Labib nous ouvre aussi la porte du fameux bungalow n° 21 du Beverly Hills Hotel à Hollywood juste avant le drame qui allait infléchir le destin du couple Montand-Signoret ; en face, au n° 20, habitent Arthur Miller et Marilyn Monroe... Juste avant l'amourette du chanteur et de la pin-up, Yves-et-Simone répondent à une interview en anglais - enfin c'est Simone qui répond, faisant étalage de son excellent accent, alors qu'Yves en est encore réduit, après six mois d'Amérique, à coller des petits papiers pour apprendre le vocabulaire de base, d'ailleurs bourrés de fautes d'orthographe. Tout le film est tressé de cette manière. La voix, les archives. Dévoilement progressif du mythe. Et tout d'un coup, le décor disparaît, l'événement advient, ici et maintenant : sur scène, à l'Olympia ou ailleurs, Montand chante. On est là pour ça, au fond, et on en profite à pleines lampées, la gorge un peu serrée. Nostalgie au carré ! Quelle n'était pas la grâce de ce garçon interminable, avec sa grande bouche, ses irrésistibles sourires, ses clin d'œil, ses bras agiles, ses grandes mains frémissantes ! Gaieté des gestes précision du chapeau, la canne, prestesse des mollets... Et la voix d'or, profonde, virile... Les engagements politiques, les griseries médiatiques, les années où Montand s'est pris pour un héros national et transformé en donneur de leçons, tout cela est oublié dès que retentit la voix d'or.

Catherine David  
*Le nouvel observateur n°1541*

## Jean Labib et l'histoire du film : Montand

Pour réaliser ce **Montand** (deux heures et quart), qui nous mène de la naissance d'Ivo Livi aux derniers jours d'une légende, Jean Labib s'est plongé dix-huit mois durant dans l'univers de l'homme "public". Enregistrements de ses concerts ("*parce qu'en public il se donnait bien plus*") films d'amateurs, d'actualités, sans compter les 55 longs-métrages dans lesquels il a tourné. "*Je n'ai pu en voir que 54 ! L'un de ses trois-films américains : **Sanctuaire** de Tony Richardson est indisponible.*" **Montand** *C'est une entrée magnifique d'histoire personnelle et d'Histoire. Il permet de balayer les luttes populaires, les chantiers de jeunesse, les grands moments des fêtes de l'Huma. Certaines images viennent de la cinémathèque du Parti communiste, et j'ai vu en projection des spectateurs pleurer. Ils retrouvent leur propre vie, se souviennent : "Ah ! c'est vrai, c'était comme ça..."* Jean Labib le connaissait à peine. Il l'avait "frôlé". Deux trois rencontres dans les années 70, parce que, historien, gauchiste (membre des JCR), il travaillait avec Costa-Gavras, Jorge Semprun, Jacques Perrin, "*ce cénacle d'ethnographes voulait voir de près ces gosses rouges qui avaient fait 68 ! J'aimais le chanteur, le comédien... Le hasard a fait le reste.*" Patrick Rotman lui propose les bandes (soixante heures) qui ont servi à écrire **Tu vois, je n'ai pas oublié**, le livre d'entretiens réalisé avec Hervé Hamon. La voix de Montand, à nu, comme une longue confidence, comme s'il avait deviné, un an avant sa mort qu'il en était au soir de sa vie. Labib décide de construire tout son film à partir de là. Mais comment utiliser à l'écran ces enregistrements où les voix se chevauchent, où Montand parle en arpentant la pièce ? Au labo, ils doivent poncer, ajuster les ambiances sonores, monter le

son, l'étouffer. "*C'est comme si, assis près de nous dans la salle de cinéma, il nous parlait, à nous.*" Il décide encore de ne voir aucun témoin de la vie de Montand, aucun réalisateur, aucun proche, de s'en tenir à cette confession fleuve et d'y intercaler en toile de fond Marseille, Prague, les visages de Piaf, Marilyn, Simone d'abord, Simone surtout, Simone toujours. D'y glisser des extraits de films qui parlent tout autant que le commentaire : la mousse de cheveux blonds sur la nuque de Signoret-Casque d'Or au début de leurs amours, un extrait de **L'Aveu** pour sa rupture avec le Parti, la gouaille de César, dans **César et Rosalie** lorsque Monsieur Montand aborde le tournant de la sérénité. Même chose pour les chansons : chacune sera en situation, jusqu'à la dernière, où, en scène il salue "*la vie n'est qu'une plaisanterie...*" A 47 ans, Jean Labib a décidé que ce travail "*jubilatoire et ludique*" sur les archives serait sans doute le dernier. Il a réalisé un **De Gaulle** avec Jean Lacouture et Bernard Guetta, un **Grand Jeu** sur les relations de l'Union soviétique et des Etats-Unis, ce **Montand** fermerait donc le triptyque. "*J'ai voulu une approche honnête. Sans me mettre à genoux, sans le trahir non plus. Restent donc les phrases un peu brutales, le "machisme", la sincérité naïve, cet aveu sur son manque de générosité parfois. Parce qu'il doit tout garder pour la scène, pour ce public qu'il définit comme une jeune fille de 18 ans légitimement exigeante ! Et ce manque de tout dans son enfance, qui explique sa voracité, sa gourmandise, le fait que jamais il n'est blasé. Ou à 70 ans il n'hésite pas à tourner avec un Beineix, un cinéaste d'une autre génération. Cette voix, il m'est arrivé d'en rêver la nuit.*"

Nita Rousseau

*Le nouvel observateur n°1541*